



**HAL**  
open science

**Le travail d'un journaliste éclairé au XVIIIe siècle,  
Pierre Rousseau, rédacteur du Journal Encyclopédique  
(1756-1785)**

Jacques Wagner

► **To cite this version:**

Jacques Wagner. Le travail d'un journaliste éclairé au XVIIIe siècle, Pierre Rousseau, rédacteur du Journal Encyclopédique (1756-1785). 2016. hal-01402138

**HAL Id: hal-01402138**

**<https://uca.hal.science/hal-01402138>**

Preprint submitted on 24 Nov 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Projet de publication pour la *Revue Pourpre* 2018 :

## Le travail d'un journaliste éclairé au XVIIIe siècle, Pierre Rousseau, rédacteur du *Journal Encyclopédique* (1756-1785)

Jacques WAGNER

Introduction: Violences et passions de l'espace public au XVIIIe :

« la littérature, une arène de gladiateurs » (Voltaire, 1767)

### I-Le milieu de la parole ou la guerre des intérêts

Marmontel réclamait d'un critique littéraire qu'il fût le 'conciliateur' des discussions dont il était le témoin. P. Rousseau lui répondit brutalement que cet emploi « serait assez souvent ridicule ». C'est que l'auteur du JE ne perçoit pas l'espace culturel de la même manière: les conflits existent et un critique vivrait d'illusions s'il croyait être en mesure de les dissoudre par miracle, à moins, comme Voltaire, de « prendre le parti de la retraite pour n'être plus en butte aux cabales et aux calomnies qui désolent à Paris la littérature » (lettre au Journal du 1er janvier 1760, p111). Ce thème rousseauiste du tourbillon d'un monde parisien où « le nombre des sots et des fripons l'emporte sur celui des honnêtes gens et des personnes éclairées »(JE 15 sept. 1760,p.30) inspire au journaliste une réaction réaliste : l'amitié, symbole de paix fraternelle, est un beau rêve poétique qui a fui le « sein des cités opulentes et ambitieuses »; l'écriture journalistique est confrontée, au contraire, à toutes les agressions qui caractérisent la politique : « de nos jours (par opposition à l'Antiquité), on tend plutôt à perpétuer les doutes par l'amertume des critiques plutôt qu'à établir la conviction par des raisonnements persuasifs». P. Rousseau pense surtout au '(faux) zèle' ecclésiastique, « si vigilant pour faire du mal » (15 avril 1757, p.88).

A son tour l'intellectuel novateur se heurte à des forces contraires qui déclarent « téméraire et dangereuse » la moindre nouveauté, technique ou philosophique. Pensée digne d'un Voltaire refusant de marcher sur les « chemins battus » (Dictionnaire philosophique, art. Philosophes)

Le journaliste fait donc l'expérience épuisante des 'bruits' qui entravaient la communication philosophique de son temps mais qui, tout autant, bouleversaient l'équilibre d'une Europe « en fermentation perpétuelle et cruelle avec elle-même » (15 juillet 1757, p.113), incapable de réaliser le projet de paix perpétuelle d'un abbé de Saint-Pierre ou d'un Kant. Pessimiste, il la voit s'éloigner comme une chimère, cette République des lettres décrite par P. Bayle, au profit de la guerre à laquelle « les lettres qui devraient avoir adouci la férocité des hommes semblent avoir donné une nouvelle activité par les lumières qu'elles ont répandu (sic) dans les esprits » (1er janvier 1758, p.92)

La réalité est triste mais « les bruits de la guerre ont besoin d'être tempérés par les réflexions paisibles et salutaires de la philosophie » (15 sept. 1756, p.3)

## II-Le lieu de la pensée: le temps ouvert et l'espace infini.

P. Rousseau fut certes sensible à la médiocrité du genre périodique qui l'éloignait des belles écritures enviées des 'philosophes' qui l'entouraient ; il ressentit tristement les limites de son travail « resserré dans le cercle étroit du temps présent » et à la petitesse des hommes « trop asservis à la coutume, à la 'frivolité' des lecteurs peu friands de savoirs savants, et à la 'polissonnerie' ou à 'l'avilissement' des littérateurs. Mais il conserva son idéal humaniste d'homme éclairé: « J'aime trop l'humanité pour ne vouloir pas vivre avec des hommes et surtout sous les yeux des grands hommes » (lettre du 2 sept. 1759).

Sur leur modèle, il refusa de se « fixer un terme » dans l'idée que « l'esprit humain rétrograde nécessairement si par une activité inépuisable, il ne s'élance constamment au-delà des limites qui le circonscrivent » (15 nov., p. 4).

Temps ouvert donc; mais aussi bien, espace désormais illimité.

Entre autres admirations, il loue l'Encyclopédie de Diderot de parvenir à relier toutes les connaissances en un espace infiniment élargi et dilaté. Il considère Burke comme un homme de génie pour avoir réussi à libérer l'espace esthétique du beau en lui substituant le sublime, « vaste et souvent gigantesque dans ses dimensions ».

L'idée du progrès est vécue par P. Rousseau comme une marche spirituelle sans fin, car l'espace et le temps ne sont pas seulement matériels: « Il reste sans doute quelques découvertes à faire sur la terre...mais enfin on parviendra à découvrir toutes les terres et toutes les mers, parce que leur étendue est limitée; au lieu que le monde intellectuel tient de l'infini » (1er juillet 1757, p.5). L'infini est moins source d'émotion ou de pathos (comme pour le Croyant pascalien ou le Rêveur romantique) qu'espace à parcourir perpétuellement; il est la figure et la promesse d'un exercice illimité de la pensée, d'une jouissance intellectuelle sans entrave. L'ordre présent n'est jamais clos ni définitif. Pensée digne de Montaigne (*Essais III*, 9).

Le journalisme fut, aux yeux de P. Rousseau, consubstantiellement lié à ces nouvelles dimensions de l'activité intellectuelle sous le règne des Lumières.

Il visait le grand à partir d'un genre scriptural pourtant minuscule : l'extrait.

## III-Le genre de l'extrait: une écriture intermédiaire entre la parole et la pensée

C'est un genre soumis, à la fois, à une politique, à une esthétique et à une herméneutique.

1-un genre codifié par l'Etat monarchique sous le contrôle de Malesherbes (directeur de la librairie, ministère de la culture et de la censure sous Louis XV).

Il est destiné à effacer autant que possible les singularités des individualités scripturales. Dans l'idéal, il aplanit à grands coups d'effacement, d'atténuation, de détournement, de sélection, et de censure si nécessaire, une aire de rencontre, autour d'un consensus culturel pour intellectuels venus d'horizons différents. Il applique l'universalisme épistémologique d'un P. Bayle à la construction d'une société culturellement unie, à défaut d'opinions partagées. Il renvoie à l'utopie d'un espace de confrontation des idées, dégagées des enjeux politiques, des intérêts immédiats, des passions personnelles.

2-une écriture de l'abrègement: il s'agit de débarrasser le livre de ses graisses diverses; et de n'en retenir que la quintessence intellectuelle; opération quasi alchimique qui, d'un livre singulier, recueille 'l'esprit' ou le 'génie', pour reprendre les termes de l'époque. Le but étant, comme le dit Lévi-Strauss à propos des réductions de têtes, de simplifier l'approche d'une totalité complexe par la réduction, qui dans l'idéal, 'gratifie l'intelligence et la sensibilité d'un plaisir qui, sur cette seule base, peut-être déjà appelé esthétique » (La pensée sauvage, p.34-35). L'extrait conduit ainsi à un monde plus intelligible et plus clair, celui des Lumières, où la parole singulière est soumise à des énoncés intégrables à la communauté humaine.

3-une réinterprétation de la 'conciliation' marmontélienne : l'extrait comme lieu commun à l'humanité des lecteurs, à l'esprit public. Le procédé le plus constant est d'éliminer ou de transformer ou même de maquiller les énoncés trop singularisés par les opinions de l'auteur (surtout quand il s'agit d'un ecclésiastique) en formules laïcisant le champ humain de la réflexion et de la recherche scientifique à partir des conceptions libérales que les Jésuites répandaient dans leur enseignement (voir R. Pomeau: *La religion de Voltaire*, p.57 à 71, surtout). Le journaliste Feller remarqua rapidement combien les écrivains catholiques avaient intégré cette nouvelle manière de penser et leur reprocha d'avoir contracté un symptôme de la « maladie épidémique » de « la soi-disant philosophie » (*JHL*, 1er mai 1778, p.16); il dénonça les « connivences » qui se seraient tissées entre intellectuels catholiques et tenants du philosophisme, alors qu'il s'agissait seulement de convergences que la critique journalistique par extrait avait fini, en tant qu'esprit public, par imposer aux auteurs.

Conclusion:

Malgré ses caractères souvent insipides, le journalisme de P. Rousseau représente une activité incessante d'unification autour du rationalisme classique qui considère l'être humain en tant que rationnel (unité cartésienne) malgré ses passions (différences idéologiques) ; il s'exerce dans la lumière de l'idée de société unifiée à partir des différences. A la manière d'un Voltaire, il reconnaît 'l'empire de la coutume' (*Essais sur les moeurs*, Chap.197, p.810) mais reste tout autant que lui fidèle à l'idée d'une unité naturelle « établissant partout un petit nombre de principes invariables : ainsi le fonds est partout le même et la culture produit des fruits divers ».

Lentement, le J.E. finit par être reconnu, même par ses adversaires, comme une société de « gens pacifiques et circonspects » (*JHL*, 15 août 1785). Il est vrai qu'il chercha durant toute sa longue vie une langue commune fondée sur la recherche du « bien de la société » par « l'éducation, l'exemple et le commerce des étrangers plus instruits que nous » (*JE*, 1759, p.92). Mais obnubilé par la préservation de la totalité sociale, sans cesse battue par les vagues d'une histoire toujours trop passionnelle, il mourut d'être resté un strict adjuvant de la raison, en ce qu'il tenta de résorber en un espace ordonné et pacifié les innovations successives et désaccordées de l'esprit humain, à une époque (1793) où les singularités romantiques allaient mettre à mal la culture de l'unité, propre aux Lumières (les parties changent, le tout subsiste, pensait Diderot).

JW, ce 20 septembre 2016